

QUITTE OU DOUBLE

La fête était finie. Une fête étourdissante et inoubliable. Le souvenir de la somptueuse noce imprégnerait à jamais les murs du château. Chacun garderait en mémoire le décor magnifique, le repas délicieux, la vaisselle étincelante, les fleurs envoûtantes, la musique raffinée, les costumes élégants, le bal grandiose. Et le bonheur sur les visages.

Chacun se souviendrait de Clotilde, la mariée, éblouissante dans sa robe blanche parsemée de perles dorées, émue face à tant de bonheur sous son voile de tulle bordé de satin. Son mari, Edouard, n'était pas en reste, et son costume d'apparat mettait en valeur son physique de beau quadragénaire dans la force de l'âge.

Un mariage parfait, en somme, qui alliait – la chose n'était pas commune – la richesse et l'amour. Un vrai conte de fée. Les parents des mariés, qui brillaient dans les milieux aristocratiques de Calais, avaient organisé l'événement avec tout le faste que méritait leur rang. Ils n'avaient pas droit à la fausse note, leur réputation en dépendait. Et leur réputation, ils y tenaient.

Clotilde et Edouard s'étaient dit oui, devant les représentants de l'Eglise et de l'état-civil. Même leur "oui" était grandiloquent, surinvesti, comme s'ils survolaient la réalité du moment, comme s'ils se situaient au-dessus des hommes et des événements. Comme si leur "oui" avait davantage de valeur que tous les "oui" prononcés par tous ces hommes, toutes ces femmes, qui s'étaient unis depuis des siècles pour le meilleur et pour le pire. À la différence près qu'ils étaient persuadés que ce serait pour le meilleur... et pour le meilleur. Ils croyaient fermement en leur bonne étoile.

Tout de suite après le mariage, ils devaient partir pour un grand voyage dans ce train mythique : l'Express d'Orient, qui était devenu depuis quelques années le Simplon-Orient-Express. Ils partaient de Calais pour rejoindre Venise, l'une des escales du Train des Rois, du Roi des Trains.

Ils étaient montés dans la merveille du rail, et devaient passer la nuit dans les draps de soie d'un wagon-lit. En première classe, bien sûr. Ils allaient savourer le confort du luxe et des matériaux nobles. Les bagages attendaient sur le quai, ils pouvaient les apercevoir de leur voiture. Ils s'amusaient du fait que leurs trois grandes valises claires étaient isolées des autres, portées par un chariot qui stationnait sur un carré délimité par une ligne blanche. Un carré pour leurs seuls bagages. Sur le carré d'à côté, un chariot à roulettes contenait une dizaine de malles et de valises mal rangées, sombres, un peu sinistres. Elles semblaient n'être là que pour mettre en valeur leurs trois beaux bagages qui renvoyaient la lumière. On ne voyait qu'elles, comme l'unique tâche claire dans le tableau.

Ils voyaient là un signe de leur supériorité, de leur pouvoir dominant. Même leurs bagages étaient respectables, et suffisamment respectés pour qu'on les place à part, loin des autres valises qui s'entassaient sur un vulgaire chariot. Ils se regardaient en souriant. Edouard crut discerner une ombre discrète sur le visage de sa bien-aimée. Mais il ne s'y attarda pas. Les deux jours de fête avaient été fatigants, et elle avait besoin de se reposer. Le wagon-lit leur tendrait les bras tout à l'heure pour ce repos bien mérité. Ils allèrent d'abord dans le wagon-restaurant pour prendre un repas léger, avant de rejoindre la voiture qui les accueillerait pour la nuit. Ils ne se lassaient pas de se regarder, de se tenir la main, de se donner des petits baisers d'amoureux, de se dire des mots doux.

Ils s'étaient rencontrés deux ans auparavant, lors d'un bal donné par la haute société calaisienne. Elle était charmante, pétillante. Sa joie de vivre irradiait, et Edouard la remarqua aussitôt. Elle avait bien quinze ans de moins que lui, mais elle détonnait parmi toutes ces jeunes filles empruntées, qui n'étaient là que pour trouver un beau parti. Pour trouver le mari qui allait ajouter sa fortune à la sienne, afin d'élargir le portefeuille d'actions de sa famille, son prestige et sa sphère d'influence. Clotilde lui semblait plus spontanée, plus naturelle. Elle lui plut d'emblée.

Ce fut un jeu d'enfant de la séduire, car il était plutôt bien fait de sa personne. Et Clotilde n'ignorait pas son nom et la renommée de sa famille. Elle se fit prier quelque temps, simulant l'hésitation, puis se laissa finalement convaincre. Son amour était sincère, néanmoins. Elle s'était réellement attachée à cet homme, dont les qualités lui plaisaient

autant que le prestige de sa lignée.

Tous deux nageaient dans le bonheur. Ils firent connaissance avec leurs familles respectives, qui adopta aussitôt le beau parti que chacun représentait pour l'autre. Elle partait parfois pour plusieurs jours, sans lui dire où elle se rendait. Elle lui disait "*qu'elle avait des affaires de famille à gérer*", qui l'obligeaient à se rendre régulièrement à la campagne, dans les environs de Calais. Mais il ne savait pas de quelle teneur étaient ces *affaires*. Il imaginait des biens à gérer pour une vieille tante, ou un vieil oncle, et ne cherchait pas plus loin.

Le mariage fut décidé assez vite. Chaque famille était enchantée de cette décision. Les parents d'Edouard étaient soulagés de voir leur fils cadet prendre enfin une épouse, avec l'espoir que celle-ci lui donnerait un enfant, voire plusieurs. Son jeune âge permettait d'y croire. Contre toute attente, les parents de Clotilde semblaient heureux également. Alors que l'âge de leur futur gendre aurait pu représenter un obstacle, ou du moins un inconvénient, ils avaient accepté sans aucune objection le choix de leur fille.

Aujourd'hui, les nouveaux mariés se retrouvaient seuls, face à l'immensité de leur avenir commun. Toute une vie à se côtoyer, à s'aimer, à se chérir. Cela leur semblait trop peu, ils auraient aimé avoir plusieurs vies devant eux pour savourer cette joie, cette allégresse à venir. Après le repas, ils rejoignirent leur couchette, promesse de nouveaux bonheurs à découvrir.

Mais Clotilde semblait décidément bien sombre, et paraissait de plus en plus soucieuse. Edouard commençait à se demander ce qui se passait sous ce joli visage froissé. Il fit quelques tentatives pour en savoir un peu plus, mais elle n'était pas décidée à s'épancher. Il n'insista pas, se disant que les événements à venir dissiperaient le malaise et feraient revenir bien vite la bonne humeur de sa femme. Il se faisait confiance, fort de son expérience de célibataire endurci, qui avait profité de sa liberté pour papillonner allègrement.

Il commença à s'aventurer un peu plus loin sur cette peau inconnue, dont il n'avait approché que les zones émergeant des vêtements. Moments toujours émouvants, pendant

lesquels il avait l'impression d'explorer un nouveau pays, de révéler des richesses enfouies, de faire revivre un monde endormi. Et cette fois, il s'agissait de sa femme, de celle qu'il avait choisie pour l'accompagner tout au long de sa vie.

Mais Clotilde n'était vraiment pas concentrée. Ses tourments et ses doutes reprenaient le pas sur la grande joie qui l'avait accompagnée dans la préparation du mariage, et le bonheur incommensurable de la célébration de l'événement. Elle n'avait plus le choix, il fallait s'expliquer.

- *"Tu sais, j'ai un secret à t'avouer..."*

Il la regarda attentivement, et une sourde inquiétude commença à poindre dans son esprit ankylosé par la douceur du moment.

- *"Un secret, comment ça un secret ?*

La digue s'est rompue à ce moment-là, et elle se soulagea de ce qu'elle portait depuis ces deux années de félicité. Elle lui avoua tout. Elle avait un enfant, une fille âgée de 6 ans, qu'elle avait eue avec un homme de bonne famille, mais qui n'avait pas appris toutes les bonnes manières. Il n'a pas demandé son reste quand elle lui a annoncé la nouvelle, et a pris ses jambes à son cou. Cette fillette était placée chez une nourrice, chargée de l'élever. Clotilde lui rendait visite régulièrement, ce qui expliquait ses départs inexpiqués pour quelques jours.

Cette naissance était la honte de la famille, et un secret bien gardé par ses parents. Le mariage avec Edouard était pour eux une aubaine et un soulagement, car ils craignaient que ce handicap dans la vie de leur fille ne soit rédhibitoire pour une union respectable. Ils lui avaient recommandé de ne rien dire à son futur mari avant le mariage, au risque de perdre tout ce qu'elle était en train de construire. Elle avait suivi leur conseil, hantée par l'idée du bonheur qui s'achève, du rêve qui se brise. Mais elle savait bien qu'elle devrait un jour dévoiler la vérité. Le corps livrerait ses secrets, qu'elle ne pourrait dissimuler : il n'était pas le premier. C'était ainsi.

Il l'écouta longuement, sans l'interrompre. Son regard, son expression, se modifiaient petit à petit. Ses traits devenaient plus durs, son visage plus tendu. Elle ne retrouvait plus cette grande douceur, ce je-ne-sais-quoi indéfinissable qui exprimait l'amour débordant qu'il lui portait. Quand elle eut terminé son aveu, elle ne reconnaissait plus l'homme qui était en face d'elle. C'était quelqu'un d'autre. Un étranger, au regard froid et inexpressif. Alors tout s'effondra.

Et le monde s'écroula sous ses pieds.

= 1500 mots

